



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n°29 – juillet 2017

*Parole de jeunesse – La part langagière des
différenciations sociales*

Numéro dirigé par Michelle Auzanneau, Patricia
Lambert et Nadja Maillard-de la Corte Gomez

SOMMAIRE

- Michelle Auzanneau, Patricia Lambert, Nadja Maillard-De la Corte Gomez : *Parole de jeunesse : vers une meilleure prise en compte de la différenciation sociale.*
- Maria Candea : *La notion d'« accent de banlieue » à l'épreuve du terrain.*
- Suzie Telep : *Le « parler jeune », une construction idéologique : le cas du francanglais au Cameroun.*
- Patricia Lambert et Laurent Veillard : *L'atelier, les gars et la revue technique. Pratiques et différenciations langagières en lycée professionnel.*
- Augustin Lefebvre : *Pratiques de catégorisation et jeunesse en régime totalitaire. Le cas de la Hongrie (1948-1956).*
- Violaine Bigot et Nadja Maillard-De La Corte Gomez : *« Jkiff ! En plus moi osi chuis une Z ! » : Reconnaissance de la différence et construction de la connivence dans le dialogue entre les chroniqueuses et leurs lectrices.*
- Stéphanie Pahud : *« T'as du clito » : analyse sociodiscursive des pratiques langagières et identitaires des trois héroïnes principales du film Divines.*

Réédition et traduction

- Jacqueline Billiez, Nassira Merabti : *Communication familiale et entre pairs : variations du comportement langagier d'adolescents bilingues* (1^{ière} édition 1990) précédé d'une *Présentation* par Patricia Lambert, Jean-Pierre Chevrot, Cyril Trimaille.
- Penelope Eckert : *Structure sociale des groupes d'adolescents et diffusion des changements linguistiques* (1^{ière} édition en anglais : 1988).

Compte-rendus

- Maude Vadot : *L'Académie contre la langue française. Le dossier « féminisation »*, Viennot Éliane (dir.), Candea Maria, Chevalier Yannick, Duverger Sylvia, Houdebine Anne-Marie, Éditions iXe, collection xx-y-z, Donnemarie-Dontilly, 2016, 224 pages, ISBN : 979-10-900-62-33-7.
- Régine Delamotte : *Pour une didactique de l'appropriation : diversité, compréhension, relation*, Véronique Castellotti, Paris, Didier, 2017, 352 pages.
- Caroline Juillard : *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*, ouvrage coordonné par Françoise Gadet, Paris, Éditions Ophrys, 2017, 176 pages.
- Véronique Miguel Addisu : *Espaces, mobilités et éducation plurilingues : éclairages d'Afrique ou d'ailleurs*, Malory Leclère, Margaret Bento, Michelle Auzanneau, Edition des archives contemporaines, 2017, 275 pages, ISBN : 9782813002198.

JKIFF !! EN PLUS MOI OSI CHUIS UNE Z ! RECONNAISSANCE DE LA DIFFÉRENCE ET CONSTRUCTION DE LA CONNIVENCE DANS LE DIALOGUE ENTRE LES CHRONIQUEUSES ET LEURS LECTRICES

Violaine Bigot

Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle, Diltec Ea 2288

Nadja Maillard-De La Corte Gomez

Université d'Angers, Cirpall EA 7457, Projet GEDI (Genre et discriminations sexistes et homophobes)

Introduction

Depuis le début de la décennie 2010, de jeunes internautes, presque exclusivement des jeunes filles, qui se présentent comme issues de familles de migrants installées dans des quartiers périphériques de grandes villes, mettent en ligne sur différents réseaux sociaux (skyrock, puis facebook et plus récemment wattpad) des récits autobiographiques qu'elles appellent « chroniques¹ ». Ces récits publiés sous formes d'épisodes dépassent le plus souvent les 200 000 mots, et regroupent plusieurs milliers, parfois plusieurs dizaines de milliers de lecteurs. Nous avons précédemment dégagé les caractéristiques de ce genre nouveau², en étudiant des discours où les autrices et/ou les lectrices³ discutaient (à la fois dans les chroniques elles-mêmes et sur d'autres espaces numériques – forums, etc.) de l'émergence de cette pratique, nouvelle sur internet mais qui n'est pas sans lien avec d'autres pratiques littéraires plus anciennes (journal intime, roman sentimental, écriture en feuilleton, etc.) (Bigot et Maillard-De La Corte Gomez, à paraître). Une deuxième étude (Bigot et Maillard-

¹ Les chroniques auxquelles nous nous sommes intéressées sont celles que les autrices et lectrices appellent « chroniques réelles ». Elles se distinguent des chroniques « fictives » par le fait que les autrices nouent avec leur lectorat un contrat explicite de « véracité ».

² Bigot, Maillard et Lambert, 2016.

³ La consultation du profil des internautes qui laissent des commentaires à la suite des épisodes fait apparaître un pourcentage de lecteurs masculins en dessous des 5%. Souad (*Petite Cendrillon amoureuse du prince du ghetto*), s'adressant à son lectorat, écrit d'ailleurs : « j'sais pas si vous, vous y avez pensé mes lectrices *émoticône heart* (et lecteurs s'il y en a) », manifestant ainsi que le profil type du lecteur est bien une « lectrice ». Par commodité d'expression nous parlerons donc des « lectrices ». Nous parlons également de chroniqueuses (et parfois, pour des raisons d'alternance stylistique d'« autrices »).

De La Corte Gomez, 2017) nous a permis de montrer la très grande diversité des pratiques langagières des jeunes pairs mis en scène (et en dialogue) par les chroniqueuses, et la capacité de ces dernières à mettre cette diversité au service de leur narration. Dans les trois chroniques que nous avons étudiées, nous avons pu montrer que les chroniqueuses mettent en discours un entre-soi interculturel où la diversité des parcours migratoires familiaux, des langues, des religions, des quartiers d'habitation est fortement thématisée. Mais nous avons également montré que cet entre-soi mosaïque des « jeunes de la cité », s'il constitue le principal cadre des récits, ne se présente pas du tout comme un réseau fermé. Il est relié à d'autres réseaux interactionnels (familiaux, commerciaux, scolaires...) dans lesquels les chroniqueuses et leurs pairs mobilisent d'autres ressources de leur répertoire langagier pour entrer en contact avec d'autres interlocuteurs. Les dialogues mis en scène par les chroniqueuses, souvent loués pour leur réalisme dans les commentaires laissés par les lectrices, révèlent, dans les interactions plurilingues familiales, les échanges avec les membres des équipes éducatives du lycée, le personnel hospitalier, les policiers, etc., l'étendue du répertoire langagier des chroniqueuses et de leurs pairs. Dans l'écriture des dialogues, les chroniqueuses s'appuient sur leur sens de l'observation des jeux de variation stylistique et sur leur compréhension du rôle de cette variation dans la construction des relations interpersonnelles pour mettre les mouvements de convergence ou de divergence stylistique (Auzanneau et Juillard, 2012a) au service du récit.

Dans cet article, nous nous intéresserons moins aux interactions entre les personnages des récits des chroniques qu'aux interactions qui se développent entre les chroniqueuses et leurs lectrices. Les pages où sont publiées ces chroniques présentent deux propriétés a priori antinomiques mais rendues compatibles par le jeu des réseaux sociaux : elles offrent un espace d'interactions entre « pairs » et pour ces « pairs » (*i.e.* des jeunes filles se présentant comme issues de périphéries de grandes villes plutôt défavorisées économiquement) mais auquel toute personne membre du très large réseau de facebook peut avoir accès.

Nous discuterons donc dans une première partie de l'intérêt de travailler sur de telles données pour explorer des pratiques langagières de jeunes méconnues. Nous nous demanderons ensuite dans quelle mesure ces dialogues entre autrices et lectrices relèvent des « paroles de jeunesse » auxquelles s'intéresse ce numéro de *Glottopol*. Nous étudierons enfin des modes de construction de la relation interpersonnelle qui contribuent à fédérer les lectrices dans des communautés langagières dont la chroniqueuse constitue le centre. Il s'agit certes d'un espace de dialogue entre « pairs » mais, pour autant, les différences (liées aux origines migratoires, à la religion, au lieu de résidence, au répertoire linguistique...) sont nombreuses et mises en scène par le jeu des affichages identitaires caractéristiques des réseaux sociaux. Nous verrons, à travers le jeu des catégorisations, que, avec et par-delà les différences, ce sont de multiples micro réseaux qui entrent en interaction les uns avec les autres et structurent, autour de la chroniqueuse, une communauté langagière ouverte, plus ou moins éphémère, mais soudée. Nous caractériserons aussi le travail intense de médiation à l'œuvre dans les échanges entre les autrices des chroniques et les lectrices pour garantir l'intercompréhension mutuelle, assouvir leur curiosité, leur envie de partager et d'étendre leurs ressources. Nous verrons ainsi que ces jeux de différenciation et de médiation par le langage, s'ils relèvent bien d'une forme d'exposition de soi, ne semblent pas s'inscrire dans des « conduites à risques », caractéristiques de l'adolescence, dont les réseaux sociaux du web ont renouvelé les formes, en permettant par exemple le vagabondage numérique « sous le couvert d'une série de pseudos dans les réseaux sociaux » (Le Breton, 2016 : 171).

Ressources et chausse-trappes des réseaux sociaux numériques pour l'étude des pratiques langagières

Après avoir interrogé la pertinence de la notion d'espace sociolinguistique pour notre objet d'étude, nous reviendrons sur quelques-unes des questions méthodologiques que pose ce travail sociolinguistique sur un corpus construit sur internet puis nous présenterons le corpus retenu pour la présente étude.

Les pages facebook de chroniques : des espaces sociolinguistiques en construction et ouverts

Une page facebook ne constitue pas à proprement parler un territoire géographiquement localisé. Néanmoins, on y entre, on en sort, on s'y promène, par des clics, comme dans tout le nuage numérique. Ce sont aussi ces clics qui permettent d'y déposer des discours et d'y interagir ainsi langagièrement avec les autres internautes qui s'y promènent. Il nous semble donc pertinent de qualifier les pages facebook d'espace. On peut parler d'espace discursif si on se focalise uniquement sur les discours qui y sont co-construits mais on peut aussi les voir comme un *espace sociolinguistique*.

Cette notion peut être envisagée de plusieurs manières : dans un article de 2016, C. Juillard revient sur les différents angles d'approches selon lesquels elle l'a abordée dans ses travaux, se référant « tout d'abord aux espaces effectifs et matérialisés de la sociabilité urbaine » mais « également à la construction mentale de l'espace sociolinguistique pour des sujets envisagés dans la diversité de leurs profils et de leur répertoires, dans leur historicité et leurs trajectoires », se référant « enfin à la concrétisation d'un espace sociolinguistique dans le cadre interactif » (Juillard 2016 : 96). Pour notre part, nous prendrons appui, dans le cadre du présent travail, sur la définition qu'elle en a donné en 2007, lorsqu'elle écrivait : « des lieux, des acteurs sociaux, des types d'activités, notamment discursives, et des thématiques de discours définissent des espaces sociolinguistiques au sein desquels la parole plurilingue se déploie en situation ». En ce sens, pour étudier un espace linguistique ainsi défini, on peut retenir des dimensions telles que : « l'ensemble de situations de communication s'y manifestant, des types de relations interpersonnelles, ainsi que des usages disponibles et manifestés » (Juillard : 2007).

Comme le rappelle C. Juillard, un espace sociolinguistique est toujours « relié à d'autres espaces sociolinguistiques, proches ou distants, potentiels, latents ou manifestes » (2016 : 97). Pour délimité qu'il soit, l'espace sociolinguistique d'une chronique n'en est en effet pas moins ouvert sur d'autres espaces sociolinguistiques, numériques ou non, à commencer par les pages des autres chroniques entre lesquelles on constate que les chroniqueuses et leurs lectrices circulent et auxquelles elles font parfois explicitement référence dans leurs discours. On peut dès lors considérer que l'ensemble des pages de chroniques publiées sur facebook constitue un espace sociolinguistique⁴ dont les locuteurs partagent « des habitudes comportementales, des symbolismes et des orientations pour interpréter les faits (postures, pratiques linguistiques, etc.) » (*ibid.*). Mais chaque page de chronique peut aussi être considérée comme un espace sociolinguistique à part entière, configuré par les choix que les locuteurs opèrent dans leur répertoire langagier (jeu de variation et d'alternance de langues), par les actes de communication qu'ils produisent (et notamment la manière dont ils construisent les relations interpersonnelles), espace qui partage certes des caractéristiques avec l'ensemble des pages de chroniques mais où « s'élaborent et se manifestent » peu à peu, au fil des échanges, des normes, des codes, des attentes spécifiques. Nous serons

⁴ Les « chronicothèque », pages facebook animées par les lectrices dont le but est de répertorier des chroniques (cf. *infra* note de bas de page n°12) constituent une sorte de « cartographie » de cet espace.

particulièrement attentives dans cette étude à ce que C. Juillard appelle la « dimension processuelle de la construction d'un code commun » et montrerons que ces échanges sont bien la trace d'un espace sociolinguistique en construction où « les frontières entre les idiomes parlés ne sont pas fixes ni figées comme elles le sont dans les grammaires, les dictionnaires, les descriptions » et où les « mises en frontière sont liées à la capacité des acteurs de produire du sens, et en l'occurrence, de se montrer identiques *hic et nunc*, en faisant système commun, même temporairement ». Ce système commun pouvant être « un mode d'expression plurilingue, voire hybride (...) être focalisé sur une manière de parler un idiome commun ou un style » (2016 : 114-115).

Étudier des sens donnés par les acteurs à leurs pratiques langagières, sans avoir besoin de le leur demander

M. Kosinski *et al.* (2015) ont proposé un cadrage des questions méthodologiques et éthiques que pose l'utilisation des données facebook en sciences sociales. Selon eux, l'un des premiers intérêts des réseaux sociaux numériques serait de permettre d'élargir, sur le plan quantitatif et qualitatif, les échantillons de population sur lesquels portent les enquêtes⁵. Les recherches sociolinguistiques n'ont pas attendu internet pour explorer les pratiques langagières de populations géographiquement et/ou socialement éloignées du milieu universitaire. Sur les pratiques langagières de jeunes « issus » de zones péri-urbaines économiquement défavorisées on peut par exemple citer, dans le contexte français, les recherches de C. Trimaille (2007), P. Lambert (2011), M. Auzanneau, M. Leclère-Messebel et C. Juillard (2012). Sur le plan méthodologique, ces travaux rappellent toujours à quel point les enquêtes de terrain sont délicates à mener dans le respect écologique du contexte social où s'introduit le chercheur.

Malgré la gamme étendue des postures d'observateur participant qu'ont pu imaginer les sciences sociales, le paradoxe de l'observateur, qui veut capter la réalité telle qu'elle serait s'il n'était pas là, reste toujours une préoccupation méthodologique des enquêtes sociolinguistiques. De ce point de vue, notre terrain numérique où des discours se développent dans des communautés discursives relativement « éphémères » et « homogènes » et dont nous avons relevé les deux caractéristiques a priori antinomiques (communication « entre pairs » mais laissée visible à tous les membres du très large réseau social facebook) présente un certain nombre d'avantages.

Le fonctionnement même des pages de chroniques nous permet d'avoir accès, dans un même espace virtuel (une page facebook) non seulement aux récits produits par les chroniqueuses mais aussi à de très nombreux échanges *autour* du récit, entre les membres de la communauté discursive (constituée de la chroniqueuse et de ses lectrices). Les échanges sont clos⁶ au moment de la construction du corpus et le chercheur n'interfère donc pas dans la

⁵ Dans leur article intitulé « Facebook comme outil de recherche en sciences sociales », M. Kosinski *et al.* (2015) citent par exemple une étude qui a montré en 2004 que 85 % des recherches en psychologie portaient sur une population cible d'étudiants de licence.

⁶ Pour autant, on ne peut considérer que la consultation à un temps T d'une page facebook nous donne en synchronie une vision de tous les échanges qu'a générés la chronique. D'une part, des utilisateurs peuvent supprimer *a posteriori* des commentaires qu'ils ont laissés. D'autre part, de nouveaux commentaires sont toujours susceptibles d'être ajoutés après que nous avons consulté la page. Des épisodes qui semblent en sommeil depuis parfois un ou deux ans sont parfois soudainement commentés sans que l'écart temporel entre le dernier commentaire et le nouveau ne soit forcément thématiqué. Enfin, la mutation des chroniques, qui sont repostées par des lectrices « dévouées » sur d'autres pages facebook (si la première page a fermé par exemple) ou sur de nouveaux réseaux sociaux comme watsapp (visiblement considérés aujourd'hui comme plus adaptés à ce type de publication « littéraire » que facebook) génèrent le plus souvent de nouveaux commentaires, fédérant de nouvelles communautés d'échanges, mais dont la chroniqueuse, autrice du texte original, est cette fois potentiellement absente.

production de ces discours⁷ qui ne lui sont pas adressés⁸. Le texte des chroniques lui-même et les commentaires postés à la suite des épisodes donnent ainsi accès au « point de vue des acteurs ». En effet, ces discours éclairent, rendent manifeste « les sens » qu'ils donnent aux pratiques d'écriture et de lecture⁹ des chroniques, dans un contexte qui fait sens pour eux (ils s'adressent à d'autres lecteurs ou à l'autrice du texte qu'ils sont en train de lire). Or on peut considérer, à la suite de H. Becker que « plus on s'approche des conditions dans lesquelles les acteurs donnent effectivement du sens aux objets et aux événements, plus on a de chance d'atteindre un degré de pertinence élevé » (1996 : 58)¹⁰. Mais cette pertinence a un « coût » : les significations que les acteurs peuvent donner à leurs actions sont fortement situées, et donc changeantes suivant le contexte de production. Elles peuvent sembler floues au chercheur, ou en tout cas difficilement intelligibles pour lui. Accepter de rendre compte de l'instabilité des significations données par les acteurs, ne pas en « forcer » le sens, constitue, nous rappelle H. Becker, l'un des défis à relever lorsque l'on veut adopter « le point de vue des acteurs » dans une recherche en sciences sociales.

Construire un corpus à partir de données qui ont été produites avant même que le chercheur ne songe à s'y intéresser ne le dispense pas de s'interroger sur la place qu'il occupe dans ce travail de construction. Des « données potentielles » sont là, offertes sur la toile, il reste au chercheur à délimiter un corpus et à opérer des choix pour la sélection et le traitement des données qu'elle recèle.

De la difficile délimitation du corpus

Le recueil facile de données langagières nombreuses, déjà en format numérique, est parfois présenté comme une des raisons qui expliquent le développement rapide des recherches prenant pour objet des pratiques sociales ou langagières produites dans le cadre de communications électroniques. Et il est vrai que des centaines de chroniques ont été publiées sur internet, ce qui permet de dépasser l'étude de pratiques individuelles en évitant certaines des difficultés d'une enquête de terrain classique. Cependant, l'enquête sur les pratiques langagières des chroniqueuses et de leurs lectrices nous a rappelé à quel point internet constitue un territoire à part entière, avec son histoire, des formes d'organisation « spatiale » (dans les différents lieux que constituent les blogs, les pages facebook, wattpad...) et sociale (par exemple à travers la diversité des statuts des lectrices). L'univers des chroniques constitue un terrain dont il est long de s'approprier les codes pour essayer de comprendre les sens qui s'y construisent. Sa richesse est telle qu'on ne sait pas toujours immédiatement ce qu'il est pertinent d'y observer et d'y relever.

Pour la construction du corpus, l'une des difficultés tient à la longueur des chroniques, qui, mises dans un format de traitement de texte, couvrent chacune plusieurs centaines de pages. En outre, le tissu complexe des échanges qui se nouent autour de chaque épisode ou parfois même dans d'autres réseaux sociaux que celui où la chronique elle-même est publiée

⁷ Il est très difficile d'évaluer la conscience des lectrices que leurs échanges sont « visibles » par tous les membres du réseau facebook. Nous n'avons trouvé aucune thématisation dans leurs échanges de la présence éventuelle d'« eave's dropper » (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 17).

⁸ Du moins à cette étape de la recherche. Nous avons commencé à échanger par voie de questionnaire avec des lectrices. Nous n'excluons pas, dans une étape ultérieure, de prolonger l'enquête en conduisant des entretiens avec des chroniqueuses et des lectrices.

⁹ Au-delà de ces pratiques d'écriture et de lecture, ce sont de très nombreuses pratiques langagières, et bien entendu des pratiques sociales non-spécifiquement langagières, qui sont commentées dans ces récits du quotidien.

¹⁰ « The nearer we get to the conditions in which they actually do attribute meanings to objects and events the more accurate our descriptions of those meanings are likely to be. » (Becker, 1996 : 58).

(notamment à l'occasion des « republications ») présente un intérêt indéniable pour celui qui veut comprendre cette pratique langagière dans toute sa complexité, tout autant qu'un défi de taille lorsqu'il s'agit de délimiter un corpus. Ce qu'explique S. Moirand à propos de la construction des corpus dans le cadre de l'analyse des discours est tout à fait transposable à notre démarche. Elle explicite la tension entre la nécessité de circonscrire un corpus, pour pouvoir « comparer des énoncés », repérer « des régularités et des variabilités » (1992 : 32) et le caractère dynamique et évolutif de la construction d'un corpus « au fur et à mesure que se précise l'appareil méthodologique élaboré pour son analyse, ainsi que les objectifs (les pistes et les hypothèses) de la recherche (Moirand, 1992 : 32).

Quatre chroniques ont été retenues pour cette étude. *Zairoise, love d'un rebeu* (désormais *Zairoise*) et *Petite Cendrillon, amoureuse du prince du Ghetto* (désormais *Cendrillon*) font partie des chroniques très populaires (respectivement : 42 343 et 20 452 *j'aime* en juin 2015) et ont déjà fait l'objet d'analyses dans les premières étapes du projet (Bigot Maillard-De La Corte Gomez et Lambert, 2016 et Bigot et Maillard-De La Corte Gomez, 2017). Nous y avons ajouté deux autres chroniques : *Chronique d'un amour indécis entre un renoi et une rebeu* (désormais : *Amour indécis*) et *Chronique de Nadine, abandonnée par un blédard, aimée par un Thug* (désormais *Nadine abandonnée*). Moins populaires (elles fédèrent malgré tout plus de 5 000 lectrices), elles nous permettent d'examiner une facette plus « ordinaire » de ces espaces d'échanges. Pour ces 4 chroniques, nous avons intégré au corpus étudié, les commentaires publiés par les lectrices et les chroniqueuses elles-mêmes¹¹. Ces commentaires sont de longueur variable, d'un simple « haa jsui paa la seul au monde a mapeler merveille » qui accompagne le clic sur l'icône « j'aime », à quelques lignes pour demander des précisions, commenter un événement, complimenter, expliciter son intérêt pour la chronique, etc. Certains épisodes ne reçoivent que quelques commentaires, d'autres, notamment ceux situés à des moments clefs comme le premier et le dernier épisode, peuvent recueillir plus de 100 commentaires (461 commentaires pour le dernier épisode de *Cendrillon* par exemple). Si certaines de nos études antérieures portaient exclusivement sur les chroniques en tant que récit, pour cet article, nous nous sommes intéressées tant au récit qu'aux échanges qu'il suscite et qui l'entourent.

Pour des analyses plus ponctuelles, nous prendrons appui sur 8 autres chroniques, que nous avons précédemment investiguées dans d'autres étapes de notre recherche : *Chronique de Soraya, des ténèbres à la lumière*, *Chronique de Sabrina love d'un renoi*, *Chronique de Sabrina : Cerise sur le Ghetto*, *Chronique : La Vida à La Cité*, *Chronique de ma vie du passé et en direct*, *Chronique d'un Boug In Love*, *Rim on me l'a imposé je ne pouvais pas refuser*, *Siana love d'un rebeu*. On retrouve, avec ces chroniques du corpus « étendu », la diversité des thèmes récurrents dans ces récits autobiographiques : chroniques racontant une passion amoureuse, un retour vers la pratique religieuse, chroniques de mariages interethniques, chroniques de mariages forcés¹²... Ce corpus plus large permet de confirmer ou de nuancer la portée de généralisation de certaines observations faites sur le corpus de 4 chroniques.

Les questions éthiques que pose l'utilisation de données accessibles publiquement sur facebook dans le cadre de recherche en sciences sociales font débat. M. Kosinski *et al.*, après avoir recensé quelques-uns des arguments contradictoires qui peuvent être avancés pour défendre ou contester la nécessité d'obtenir explicitement l'autorisation des internautes pour exploiter leurs données, admettent que dans le cas d'informations rendues accessibles publiquement par leur auteur, il est acceptable de se passer de cette autorisation, à condition,

¹¹ Les prénoms des chroniqueuses (dont on ne peut savoir s'ils sont des pseudonymes) sont les suivants : Merveille (*Zairoise*), Souad (*Cendrillon*), Tanya (*Amour indécis*) et Nadine (*Nadine abandonnée*).

¹² Nous nous appuyons là sur des catégories proposées par des lectrices de chroniques qui ont créé des « pages portails », parfois appelées « chronicothèques », qui proposent des liens vers des chroniques, éventuellement accompagnés de brefs commentaires et rangés par « thématiques ».

notamment, d'avoir de bonnes raisons de penser que les auteurs avaient conscience du caractère public des informations qu'ils mettaient en ligne et à condition d'anonymiser les données de manière à ce que les informations utilisées ne puissent pas être attribuées à un individu identifiable. Dans le cadre de notre corpus, nous avons choisi de traiter de manière distincte les chroniqueuses et les lectrices de chroniques. Les premières catégorisent la page facebook de leur chronique comme « livre »¹³ et revendiquent de différentes manières un statut d'auteur (Bigot et Maillard-De La Corte Gomez, à paraître) en quête de lecteur. Elles-mêmes prennent le soin d'anonymiser les personnages et les lieux de leurs récits et écrivent sous des pseudonymes sans révéler leur véritable identité. Ne pas associer les extraits de leurs récits à l'identité d'autrice qu'elles ont construite reviendrait à les déposséder de leur production et à ramener leur texte à un « témoignage » tel que pourraient en recueillir des sociologues ou des psychologues, alors que l'inscription de cette pratique d'écriture dans le champ de la littérature autobiographique, tout autant que dans celui de la littérature numérique (par ex. Saemmer, 2015) sont au cœur d'une partie de nos questionnements de recherche. Le cas des lectrices de chroniques qui postent des commentaires après les épisodes est un peu différent. Nous n'avons pas l'assurance que ces jeunes filles, qui commençaient à explorer les réseaux sociaux, avaient pleinement conscience de laisser une empreinte durable sur la toile. Certaines écrivent sous un pseudonyme protecteur qui peut leur permettre de préserver une forme d'étanchéité entre différentes identités (sur la toile et dans la « vie réelle »), mais pour d'autres, la page facebook à partir de laquelle elles laissent des commentaires, affiche manifestement des informations qui renvoient à leur identité dans la « vie réelle » (patronyme, lieu d'habitation, d'étude etc.). Nous avons donc choisi de ne jamais associer les commentaires (ou extraits de commentaires) à leurs auteurs. À l'inverse, les quelques noms ou photos de profils que nous évoquons ne sont pas associés à un commentaire.

Retour sur les méthodes d'exploration et les outils d'analyse du corpus

Les pratiques discursives des chroniqueuses ont été explorées de différentes manières, suivant les questions auxquelles nous cherchions à répondre. Ainsi, pour étudier le rôle que jouent les discours relatifs à l'âge, dans les jeux de catégorisation commune, de regroupement, d'exclusion, de construction de l'altérité et de l'ipséité, nous nous sommes focalisées sur la production (ou non) d'un acte de communication (dire son âge) et sur son contenu informationnel (pour délimiter la fourchette des âges déclarés par les chroniqueuses). Nous avons par ailleurs procédé à des relevés d'occurrences de termes qui nous semblaient susceptibles de nous éclairer sur les modes de catégorisation de type générationnel (jeune, jeunesse, enfant, adulte, femme...) et nous avons étudié ces différentes occurrences dans leur environnement cotextuel immédiat¹⁴. Certaines occurrences, qui mettaient en lumière le sens que peuvent donner les chroniqueuses et leurs lectrices à ces jeux de catégorisation générationnelle (commentaire de l'usage de la catégorie, usage parodique de la catégorie, jeu d'opposition de la catégorie à d'autres catégories de la même collection¹⁵...), ont particulièrement retenu notre attention. La fréquentation du corpus à l'aune du questionnement sur les processus de construction identitaire et de différenciation nous a

¹³ Sur les 4 chroniques étudiées dans cet article, l'une a choisi de se catégoriser comme « écrivain », les trois autres ont choisi de catégoriser leur page comme « livre ». Cet « affichage » des pages dans le monde littéraire est très visible puisqu'il apparaît immédiatement sous le titre de la chronique lorsqu'on les cherche par le moteur de facebook.

¹⁴ Ceci nous a bien entendu conduit à éliminer de l'étude les occurrences qui ne correspondaient pas à des processus de catégorisation des personnes.

¹⁵ Mondada (2002 : 83) rappelle la règle d'économie de Sacks qui veut qu'une fois catégorisé un membre selon une catégorie relevant d'une collection, on continue à catégoriser les autres membres selon les catégories de la même collection.

rendues attentives à tout ce qui contribuait à la construction d'une communauté et à tout ce qui menaçait la cohésion de cette communauté. Notre attention a été ainsi retenue par l'appellatif *loulous* utilisé par Merveille pour s'adresser à ses lectrices et le relevé de ses occurrences nous a permis d'analyser d'un peu plus près non seulement le sens que donnait la chroniqueuse à cet usage de l'appellatif mais aussi le sens que pouvaient lui donner les lectrices elles-mêmes, en mettant en scène l'asymétrie que révélait le jeu d'emploi des appellatifs. D'autres procédés comme les jeux de médiation langagière (explication/traduction de mots supposés inconnus par une partie au moins des lecteurs), ou les discussions sur les menaces que pouvaient faire peser sur telle ou telle catégorie de lecteurs certains propos nous ont semblé mériter une analyse plus poussée. Il s'agit alors de sélectionner, dans le corpus, des épisodes clefs pour la construction de la cohésion de la communauté des lectrices et de les analyser en mobilisant le cadre conceptuel pour l'étude des modalités de construction de la relation interpersonnelle dans l'interaction langagière proposés par C. Kerbrat-Orecchioni, à partir notamment des travaux sur la figuration de E. Goffman.

Les chroniques : des paroles de jeunesse ?

Être ou ne pas être jeune

M. Auzanneau et C. Juillard (2012b), dans l'introduction au numéro de *Langage et société* qu'elles ont coordonné, « Jeunes et parlers jeunes : catégories et catégorisations », ont rappelé que leurs propres recherches sur les pratiques langagières de jeunes stagiaires en centre de formation n'ont pas permis de répondre aux attentes institutionnelles en mettant en relation catégories présumées de locuteurs et compétences linguistiques. Leurs analyses ont plutôt mis en évidence « la capacité des locuteurs jeunes à se mouvoir dans un espace relationnel pluridimensionnel où ils construisent des postures variées, dont certaines seulement donnent de l'importance à la jeunesse » (2012b : 8). En conséquence, interrogeant non seulement la notion de « langue des jeunes » mais aussi celle de « variété de langue », M. Auzanneau et C. Juillard envisagent plutôt les phénomènes de variabilité en termes de convergences de traits (prosodiques, phonétiques, lexicaux, syntaxiques...) qui n'excluent jamais l'émergence de traits divergents. Ces traits convergents constituent une « polarisation des usages » qui, dans leur corpus sur un terrain de formation professionnelle de jeunes, convergent soit « vers des manières de parler intra-groupe de pairs, soit vers ce qui relève d'un français plus normé » (Auzanneau et Juillard, 2012a : 34). Nous avons déjà exploré, dans une étude des dialogues entre les personnages des chroniques, quelques phénomènes de polarisation, révélant d'autres pôles d'attraction des traits linguistiques que celui associé à l'âge, comme par exemple un pôle associé au fait d'être un « blédard », par opposition à l'« Algérien d'ici » (Bigot et Maillard-De La Corte Gomez, 2017).

Dans cette présente recherche, nous partirons, comme dans la recherche de M. Auzanneau et C. Juillard évoquée *supra*, des catégories mobilisées par les acteurs pour comprendre comment les pratiques langagières sont, ou non, constructrices de différenciations sociales, et donc d'identités. Puisqu'il s'agit cette fois d'étudier les échanges entre chroniqueuses et lectrices qui appartiennent peu ou prou à une même génération, il serait hasardeux de postuler que la question de l'âge fonctionne comme une catégorie thématisée dans le jeu des constructions interactionnelles de la différence et du même. Cependant, il nous a semblé intéressant d'interroger dans un premier temps la manière dont la catégorie « jeunes » est mobilisée dans l'espace des chroniques pour évaluer dans quelle mesure les chroniqueuses et leurs lectrices s'auto-catégorisent comme « jeunes » et dans quelle mesure il est pertinent de considérer que les pratiques langagières qui y sont observables constituent des « Paroles de jeunesse ». Posée ainsi, la question renvoie aux interrogations que suscitent les catégories

« jeune » et « parler jeune » lorsqu'on les mobilise a priori pour aborder un corpus. Trimaille, en préalable à son « état des lieux » des recherches sur les parlers des jeunes urbains en France, pose quelques jalons de l'histoire des travaux des sciences sociales sur la jeunesse pour montrer qu'il s'agit d'une catégorie sociologique « relative et incertaine » (Trimaille, 2004 : 105) et pour mettre en garde contre les risques d'essentialisation de la notion, notamment dans les études variationnistes sociolinguistiques. Il propose néanmoins une délimitation de la période où l'on « peut (...) étudier les « parlers de jeunes » : « chez des sujets dès la fin de l'enfance, (marquée par les prémisses de transformations physiologiques et corporelles, l'entrée au collège, l'élargissement des réseaux sociaux et le renforcement de l'importance du groupe de pairs) jusqu'au début de l'âge adulte, dont l'un des jalons est l'insertion professionnelle, qui marque symboliquement et économiquement l'entrée dans le monde des adultes ».

Après avoir recensé les informations fournies par les chroniqueuses et leurs lectrices sur leur âge, nous nous interrogerons sur la manière dont elles se catégorisent par rapport aux différents âges de la vie. Les discours produits par les chroniqueuses les catégorisent-ils comme « jeunes » ? Comment la catégorie « jeune » est-elle mobilisée et pour construire quelles différences ?

Entre les « gamines de 14 ans » et les « vieilles filles » de 25 ans

Dans les 4 chroniques retenues pour cet article, les chroniqueuses donnent des informations sur leur âge au moment du récit ainsi qu'au moment de l'écriture¹⁶. Dans la dernière partie de la chronique, alors qu'elle fait le bilan de son récit, Merveille (*Zairoise*) écrit « Voilà les loulous cette histoire date de 2 ans j'ai 22 ans aujourd'hui ». Souad (*Cendrillon*) annonce qu'elle a 23 ans au moment de la publication du premier épisode. Le récit commence quand elle a 16 ans et se termine quand elle en a 22. Tanya (*Amour indécis*) déclare avoir 18 ans au moment où elle commence à écrire sa chronique qui raconte ses premières amours à partir de l'âge de 16 ans. Enfin Nadine (*Nadine abandonnée*), si elle ne veut pas donner son « âge actuel » précise qu'elle a « passé les vingtaines » et qu'elle avait 19 ans au moment du début de l'histoire, ce qui permet de considérer, compte tenu des indications temporelles présentes dans le récit, qu'elle doit avoir 22 ou 23 ans au moment où elle écrit. Les informations données sur les âges dans ces 4 chroniques sont assez représentatives des informations sur les âges que nous avons pu relever dans les 8 autres chroniques autobiographiques explorées à différentes étapes de notre projet de recherche¹⁷. Le fait que les chroniqueuses donnent systématiquement leur âge indique sans doute l'importance que revêt cette question pour la « présentation de soi » à l'œuvre dans l'espace des chroniques. Certains commentaires, prélevés dans le corpus des 8 chroniques, donnent aussi des repères quant à ce que peut être la tranche d'âge légitime pour évoluer dans l'espace des chroniques. Une chroniqueuse (*Sabrina love d'un renoi*) se catégorise comme une « vieille fille », avant de dire qu'elle a 25 ans, tandis qu'une autre (*La Vida*), rassure d'emblée ses

¹⁶ Même si nous n'avons sélectionné ici que des chroniques dites « réelles », c'est-à-dire où les chroniqueuses se lient par un pacte autobiographique à leur lectorat, il s'agit bien sûr d'âges « déclarés ».

¹⁷ Sur le corpus plus large de 12 chroniques : 2 ne livrent pas d'information précise sur leur âge au moment de l'écriture, 3 sont écrites par des chroniqueuses qui disent avoir 18, 19 et 20 ans. 2 sont écrites par des chroniqueuses qui disent seulement qu'elles ont plus de 20 ans. 5 sont écrites par des chroniqueuses qui déclarent un âge situé entre 22 et 25 ans au moment où elles écrivent.

Au moment où commencent les récits, les chroniqueuses sont bien entendu plus jeunes : 9 chroniques (dont les 4 sur lesquelles se concentre cet article) racontent les années lycée (2 chroniqueuses ont 16 ans au début du récit, 2 ont 17 ans, une a 19 ans et 2 ont 20 ans). 3 chroniques s'écartent un peu de ce schéma : l'une, qui dit avoir 20 ans au moment du début du récit, raconte qu'elle vient de prendre un emploi dans une parfumerie après avoir fini son BTS, une chroniqueuse se présente comme infirmière au moment où commence la chronique, une autre fait remonter le début du récit à l'âge de 14 ans.

lectrices en indiquant que son récit ne sera pas celui d'une « gamine de 14 ans », avant d'expliquer plus loin avoir 17 ans au moment du récit. Ces deux balises peuvent être envisagées comme des « limites » en-deçà et au-delà desquelles la légitimité dans l'espace des chroniques n'est pas acquise.

L'exploration des pages facebook des lectrices qui laissent des commentaires¹⁸ ne donne pas accès précisément à leur âge mais semble montrer, notamment grâce aux photos, qu'elles s'affichaient massivement, au moment de la lecture, comme appartenant à la même tranche d'âge (16-24). Cette hypothèse est par ailleurs confirmée par les nombreuses évaluations positives des lectrices qui soulignent la possibilité de s'identifier aux chroniqueuses mais aussi par les encouragements adressés à la communauté au moment des examens de fin d'année, avec des références explicites notamment au baccalauréat, voire aux examens de l'enseignement supérieur. En revanche, des premières enquêtes auprès de lycéennes lectrices de chroniques nous ont révélé qu'elles avaient commencé à lire des chroniques dès l'âge de 13 ou 14 ans. Mais il est probable que des lectrices qui ne se sentent pas légitimes¹⁹ parce qu'elles se considèrent comme trop jeunes ou trop vieilles (ou ont peur d'être considérées comme telles par les autres membres de la communauté des lectrices) laissent moins de traces de leur passage sur les pages des chroniques, s'intègrent moins facilement à la communauté d'échange des lectrices et constituent un lectorat de l'ombre, sur lequel les pages facebook des chroniques ne nous renseignent pas.

« D'un côté les jeunes, les autres de l'autre »

Comment cet âge de la vie dont il est question dans les récits est-il catégorisé par les chroniqueuses ? Le terme « adolescent » est quasiment absent des 4 chroniques²⁰. Dans la conclusion de *Cendrillon*, on trouve cependant deux occurrences du terme « adolescence », qui éclairent sur la manière dont l'âge décrit par les chroniques est catégorisé. Il s'agit d'un passage de la chronique adressé à la grande sœur, qui a quitté tôt la maison pour se marier et n'a pas été là pour le « passage de l'enfance à l'adolescence » mais qui a été là « pour ce passage de l'adolescence à la femme que je suis aujourd'hui », à savoir les trois années, incluses dans le récit de la chronique, où la chroniqueuse, Souad, a quitté la région parisienne pour aller vivre chez sa sœur dans la région lyonnaise.

Cette tranche d'âge, caractérisée par Souad comme allant de l'adolescence à celui de « femme », est massivement désignée par les chroniqueuses par le terme « jeune », utilisé comme adjectif ou comme substantif, pour parler d'elles-mêmes ou de leurs pairs. Lorsque Hatem, futur fiancé de Souad, voit qu'elle croise « des mecs, des jeunes » (et donc potentiellement des rivaux), il devient « ouf » et lui demande de baisser les yeux. Comparant l'image de « roi de la Tess » qu'il donne partout et celle qu'il donne de lui dans des contextes plus intimes, elle le qualifie de « jeune-homme faible qui a besoin de son père ». Les chroniqueuses, elles, se voient d'abord comme des « jeunes filles » : « y avait une jeune fille je peux dire qu'elle avait le même âge que moi » (*Nadine abandonnée*) ou « Je m'appel Souad j'ai 23 ans, jeune fille musulmane d'origine tunisienne » (*Cendrillon*) ou encore « Je vois

¹⁸ De nombreux comptes facebook de lectrices ayant laissé des commentaires ne sont cependant plus accessibles.

¹⁹ En ce sens, ces lecteurs « réels » constatent qu'ils ne correspondent pas à ce que U. Eco appellerait le lecteur « modèle » postulé par le texte.

²⁰ Nadine est une fois catégorisée comme « adolescente » (« J'adore les adolescentes comme vous ! ») par un homme qu'elle qualifie de « vicieux », dont elle pense qu'il a fumé ou qu'il a bu, et dont la technique de « drague » est très éloignée de celle des jeunes pairs. D'ailleurs l'amie avec laquelle elle se trouve commente « c'est lui l'ado ». On trouve une occurrence de « ado » et une occurrence de « adolescente » dans *Amour indécis*, les deux fois pour parler de grossesses manifestement jugées comme « précoces » par la narratrice.

pleins de jeunes filles qui ont à peu près mon âge » (*Tanya*)²¹. Employé comme substantif, *jeune*, dans le syntagme « les jeunes », permet d'englober garçons et filles dans une même collection dont les différences sont momentanément gommées, comme le montre ce commentaire d'un des personnages de *Zaïroise*, Issam, à propos du mariage. Il insiste sur l'importance du mariage religieux, expliquant : « après la mairie sa c'est une comédie pour nous les jeunes » (*Zaïroise*). La description de l'organisation spatiale lors d'une réunion familiale dans la belle-famille du frère de Souad résume bien ce mode d'organisation du monde qui fait des jeunes une catégorie à la fois « centrale » pour penser l'organisation des classes d'âge et « à part » : « En faite y avait d'un coté les jeunes et de l'autre les autres lol » (*Cendrillon*).

À côté de ces emplois qui révèlent une auto-catégorisation relativement stable des chroniqueuses et de leurs lectrices comme « jeunes », on peut relever d'autres emplois qui montrent une grande sensibilité au caractère transitoire, éphémère et relatif de cet âge de la vie que traversent les chroniqueuses. Ainsi, l'emploi de la formule : « être encore jeune » ou « être trop jeune » revient à de très nombreuses reprises dans *Zaïroise*, dans *Cendrillon*, et dans *Amour indécis*²². Le plus souvent lorsqu'il s'agit de discuter de la pertinence d'un mariage. Être « encore jeune » c'est ne pas avoir encore atteint l'âge pour se marier. Le caractère relatif de cette jeunesse est commenté ainsi par une lectrice de Tanya : « On sais pas quand on va mourir donc peut pas se permettre dire qu'on ai jeune qu'on a l'temps etc pck imaginons on meurt demain dans l'temps de notre vie aujourd'hui on est vieux », révélant ainsi que l'essence même de la jeunesse vient de sa distance avec la mort. On note aussi que l'âge que traversent les chroniqueuses est un âge de transition à travers les emplois du terme *jeunesse* qui sont faits, avec un brin d'ironie, lorsque les chroniqueuses et leurs amis évoquent leur enfance : « Wallah la jeunesse » (*Zaïroise*) s'exclame un ami de Merveille à l'évocation des souvenirs d'amourette de leur enfance, tandis que Souad introduit un dialogue où ses amis et elle se souviennent des « parties de sonnette » de leur enfance avec cette formule « On se rappelait de nos délires de jeunesse » (*Cendrillon*).

Les chroniqueuses se présentent donc à la fois comme appartenant à la catégorie des « jeunes » mais aussi comme « ayant été jeunes », comme des femmes en devenir qui ne sont plus si jeunes qu'elles ne l'ont été. Sur ce dernier point, les auto-catégorisations comme « femme » sont fréquentes mais le plus souvent en association avec le verbe « devenir »²³ et avec d'autres verbes évoquant la transformation comme le verbe « grandir ». Cette identité de « femme » reste encore incertaine, comme le montre cette remarque de Souad : « nan c'est pas ma jalousie qui parle mais mon instinct de femme (femme, ça reste à voir, j'dirais plutôt gamine mais bon) » (*Cendrillon*).

Les nombreuses thématisations de l'appartenance à la catégorie des « jeunes » et, à l'intérieur de ce groupe, à la catégorie des « jeunes filles²⁴ » révèlent sans doute l'importance de cette caractéristique identitaire pour les chroniqueuses et, par effet de miroir, pour leurs lectrices. Mais au sein de cette « communauté générationnelle » très large, les pratiques langagières, observables dans les espaces discursifs des chroniques, révèlent un travail complexe de construction et de déconstruction du même et de l'altérité, de constructions discursives des différences et de dépassement de ces différences par des jeux de médiation... Autant d'activités langagières qui dessinent et estompent sans cesse les frontières (ethniques,

²¹ Merveille ne se catégorise pas explicitement comme « jeune fille », en revanche, elle réserve la catégorie « jeune femme » à la sœur de son fiancé, femme mariée, mère de famille, vis-à-vis de laquelle elle se comporte en manifestant beaucoup de respect.

²² Cette thématique n'est pas développée dans *Nadine abandonnée*.

²³ Le fait de devenir femme est associé essentiellement à la puberté, au mariage, et, de manière plus implicite, aux premiers rapports sexuels.

²⁴ Dont la mise en discours de la porosité avec celle des « femmes » mériterait une étude à part entière.

religieuses, géographiques etc.) qui peuvent exister entre les internautes qui échangent dans l'espace de la chronique, et contribuent finalement à donner à l'expérience commune de lecture qui les unit, toute sa force agrégative.

La dynamique agrégative des échanges : démultiplication des liens et construction discursive de la cohésion

Lorsque les lectrices arrivent sur la page d'une chronique, elles font connaissance avec la chroniqueuse et les autres lectrices. Nous étudierons ici certaines des caractéristiques de ces discours qui contribuent à fédérer les lectrices autour de la chroniqueuse. L'usage fait par Merveille (*Zairoise*) de l'appellatif « loulou » sera ainsi examiné, à la fois comme outil discursif fédérateur des lectrices et comme taxème, contribuant à la construction d'un rapport de places dissymétrique entre la chroniqueuse et ses lectrices. D'autres jeux de catégorisations contextuelles actualisent l'existence de sous-communautés, liées soit aux rôles spécifiques qu'occupent certaines lectrices, soit à des caractéristiques identitaires plus pérennes et mobilisées contextuellement. Elles contribuent à un jeu de mises en réseaux multiples qui, certes, manifestent le caractère fragmentaire de la communauté mais qui, en se superposant, permettent finalement que des lectrices qui se trouvaient opposées dans un mode de catégorisation, soient rassemblées avec un autre, et qu'aucune ligne de faille n'apparaisse comme infranchissable.

« Ah mes loulous plus précisément mes louloutes vous ne pouvez pas savoir comment je vous aimez trop » (*Zairoise*)

La chroniqueuse donne forme à cette communauté en regroupant discursivement l'ensemble des lectrices derrière des appellatifs affectifs. Ainsi, dans *Zairoise*, Merveille, appelle très fréquemment ses lectrices « Mes loulous » / « les loulous ». Dès le premier épisode, on peut lire, à la fin, l'appel suivant : « HEU LES LOULOU PLACEZ UN PETIT J'AIME A LA FIN QUE JE VOIS COMBIEN SUIVENT LA CHRONIQUE MERCI ». L'appellatif *loulou* est recensé par Kerbrat-Orecchioni (1992 : 22) dans la catégorie des appellatifs « affectueux » dont la fonction est, entre autres, de réduire la distance entre les interlocuteurs. Et c'est bien sa fonction dans cette première étape de construction d'une relation interpersonnelle entre la chroniqueuse et ses lectrices. Dans la suite de la chronique, l'appellatif est utilisé plus de vingt fois pour s'adresser directement aux lectrices et renforcer discursivement les liens que la chroniqueuse noue avec elles, à travers ce récit partagé : « forcément les loulou vous me connaissait j'avais trop envie de pleuré » ou encore « oh mon dieu les louloux je ne vous raconte meme pas dans quelle état j'étais²⁵ ». Il se double ici, du fait de son emploi systématique, d'une deuxième fonction, qui relève de la construction d'un sentiment d'appartenance à une communauté (de lectrices). Il est d'ailleurs aussi utilisé dans les messages postés en commentaire des photos, au singulier (le plus souvent sous la forme *louloute* pour s'adresser à une lectrice qui vient de laisser un message) ou à l'ensemble des lectrices, par exemple pour les faire patienter en attendant l'épisode suivant. On finit par le retrouver dans le discours des lectrices. Ainsi, après avoir souligné ce qui la différencie de Merveille (« mwa jui rebeu ») et ce qui la relie à elle (« j'aime que les renoi », en référence à Merveille qui construit un couple mixte), une lectrice actualise son appartenance à la communauté des lectrices en demandant « mai vite la suite pour ns t loulous ! lol ». La

²⁵ On ne relève qu'un seul emploi de *loulou* dans le cadre d'un dialogue où la narratrice s'adresse à un des personnages de la chronique. Il ne s'agit donc pas d'un terme « passe-partout » chez la chroniqueuse mais bien d'un terme réservé, quasiment exclusivement, aux lectrices.

Merci à Lara (allah yerhmel =//) et Rahed son mari (...) Merci à Ninoush la mouche ♥ t'es unique toi wallah t'es folle et t'la best aussi ♥ tu me redonne le sourire avec ta folie ♥ t'étais toujours là on était des vraies potes sur fb ♥ (...)Merci à Nada qui m'a aidé trop en partageant ma page ♥

(...)Merci a toutes les meufs qui me parlent et tout wallah désolé mais j'oublie vos prénomssachez que je VOUS AIMEEEEEEE ♥ ♥ ♥

(...)Je vous aime mes hbibbetttttttttttttttte MERCI POUR VOS MONTAGEEEEEEEEEES ♥ ♥
♥²⁷

Mais si la fonction spécifique de certaines est citée (« Merci à Nada qui m'a aidé en partageant ma page », « merci à Bestaa ma 1^{ère} admi », « toutes mes admin »), et, si certaines sont nommées (avec nom et éventuellement surnom), cette différenciation par le jeu des catégorisations et de la désignation est dépassée dans les déclarations d'amour finales qui semblent englober à nouveau toutes les lectrices quels que soient leur statut ou leur implication sur la page. On retrouve alors dans les termes d'adresse (« vous mes lectrices » « mes hbibbetttttttttttttttte ») d'une part cette valeur de « pluriel collectif » fédérateur que l'on avait souligné pour la formule « mes loulous » utilisée par Merveille et d'autre part la dimension affective (ne serait-ce que par l'emploi de l'adjectif possessif « mes » commun aux trois formules appellatives pré-citées).

D'autres modes de catégorisations s'opèrent, dès les premiers échanges qui s'ouvrent sur l'espace d'une chronique, à partir de l'activation de diverses caractéristiques des chroniqueuses et de leurs lectrices. Se révèlent ainsi, dans ce jeu de constructions identitaires *in situ*, à la fois le caractère saillant de certains traits identitaires (origines migratoires des familles et répertoire langagier des chroniqueuses notamment), et des pratiques langagières diverses (redéfinition des appartenances communautaires, mise à distance par l'humour des appartenances communautaires revendiquées, médiation langagière entre membres de diverses communautés) qui rendent non seulement possible la communication entre lectrices mais créent les conditions d'émergence d'une communauté fédérée autour du récit.

Processus d'auto-catégorisation et d'hétéro-catégorisation des lectrices

Reprenant différents travaux qui révèlent le caractère central des processus de catégorisation dans les relations sociales en contexte urbain, Mondada (2002 : 75) souligne : « l'importance des pratiques catégorielles dans la ville contemporaine entendue comme un monde d'étrangers, où des étrangers côtoient des étrangers : alors que la société traditionnelle est basée sur des connaissances personnelles (« personal knowing »), la fréquentation des espaces publics urbains est basée sur des connaissances catégorielles (« categoric knowing ») ». La description des pratiques de catégorisation du milieu urbain est semblable à celle que l'on observe dans les espaces discursifs des chroniques dans lesquels, exception faite de la chroniqueuse, les lectrices ne disent pas grand-chose de leur biographie.

Pour les lectrices, laisser un message est une manière de remercier la chroniqueuse, de l'encourager à poursuivre, de laisser une trace de sa lecture (trace qui sera visible sur la page de la chronique elle-même mais qui pourra aussi venir compléter son portrait, pour les « amis » de sa propre page). Lorsqu'elles disent quelque chose d'elles, c'est pour faire écho à ce que la chroniqueuse a pu dire d'elle-même. Autrement dit, on se dévoile pour créer des connivences avec la chroniqueuse (et avec d'autres lectrices) et on se catégorise dans des

²⁷ On retrouve une séquence très similaire dans l'épisode final de la chronique de *Rim, on me l'a imposée* : « Je remercie aussi mes admin, Anyssa, Zoubida, et ma Tunarde Wallah j'vous remercies à fond pour touuuuuut, pour les pubs quand j'étais pas connue, d'avoir posté des suites quand j'pouvais pas, de mettre de l'ambiance dans la page, (...) Et pour finir, vous mes lectrices, j'vous... y'as pas de mot pour vous dire combien je vous aime !!!! De m'avoir suivi, d'avoir toujours été fidèle au poste lol ! »

collections ouvertes par la chroniqueuse, le plus souvent pour s'inscrire dans la même catégorie qu'elle, ou dans une catégorie proche.

Parmi toutes les auto-catégorisations que font les chroniqueuses (cf. le rituel des présentations de soi que nous avons décrit dans Bigot et Maillard-De La Corte Gomez 2017), celles qui concernent les origines migratoires font systématiquement l'objet d'auto-catégorisations en échos. On en trouve, en abondance, dans les commentaires de toutes les chroniques que nous avons explorées. Si l'on regarde les messages laissés par des lectrices à la suite de l'épisode introductif des 4 chroniques étudiées plus en détail dans cet article, on constate qu'à Merveille (*Zairoise*) qui s'est présentée comme « zairoise », plusieurs lectrices répondent en s'identifiant comme ses compatriotes, par exemple en mentionnant l'indicatif téléphonique du Zaïre (« 243<3 »), ou bien en utilisant des variantes de l'ethnonyme telles que « Z » (« J'kiff ! En plus moi osi chui une Z. ») ou Zaza / Zaazaa (« A j'aimee saa Zaazaa 243(et 244) ! ». Sur les quatre premiers messages de lectrices que reçoit Souad, 3 portent également sur la question des origines migratoires²⁸.

Mais ces catégorisations « ethniques » ne sont pas toujours clairement indexées à une appartenance nationale, et elles peuvent aussi donner lieu à des sous-catégorisations. Dans *Nadine abandonnée*, ce n'est pas tant l'origine algérienne de la chroniqueuse qui suscite des commentaires, que le fait que son début de récit se passe à Alger, où elle a grandi. Deux lectrices mettent ainsi en avant le fait que la chroniqueuse soit algéroise. La première, avant de faire des compliments sur la qualité d'écriture de la chronique, commente : « Enfin une chroniqueuse Algeroise et qui a habité à Alger même :D [Pharmacie , Fac centrale ? :)] », J'crois que je vais aimé vu que je vais un peu me reconnaître :p ». La seconde revient elle aussi sur la référence à la fac centrale, qu'elle mentionne accompagnée de son nom usuel (« fac centrale (audin) <3»), celui de la place où elle est située. Dans le cas de Tanya, qui se présente comme issue d'une union indo-zaïroise, c'est plus le métissage qui est mis en avant. La première lectrice s'exclame : « TRES BEAU METISSAGE(je suis aussi z) ET BON DEBUT POUR TA CHRONIKE ». Plus loin une autre commente : « Aaaah les Z se melangent trop lol jsuis Z gwada soudanaise belge bon bon .. a ta chronique =p .. ». Et une troisième : « Ah ouais les Z aiment trop le melange. Mon frere est avc une sri lankaise.. Ma niece hummm heu... elle a pris des 2 quoi lol. ».

D'autres axes de connivence et de rapprochement s'établissent encore par l'usage des langues de la migration. Dans les quatre chroniques, on trouve des jeux d'alternance codiques qui font intervenir le lingala ou l'arabe, excluant de fait les lectrices non locutrices de ces langues, puisque la traduction n'y est pas de mise, contrairement à ce qui se passe dans les récits des chroniques²⁹. Dans *Zairoise*, cette recherche de connivence via l'utilisation du lingala est manifeste par exemple lorsqu'une lectrice poste le message suivant à la suite de la première partie : « Yeeäh bien Zaïroise ba nini ! J'ai le meme kombo que ta soeur ^^ ». La chroniqueuse, Merveille, lui répond dans l'heure, en lingala : « ha ba ndoyi ». Mais on ne trouve aucune plainte des lecteurs qui se sentiraient « exclus » par cette alternance. Deux lectrices au contraire déclarent se réjouir des progrès qu'elles vont faire en lingala. Comme nous le verrons plus loin, lorsqu'elles en ressentent le besoin, elles n'hésitent pas à demander des explications ou des traductions de certains mots.

Parallèlement à ce travail d'auto-catégorisation des lectrices sur la base des caractéristiques migratoires (pays d'origine de la famille et compétence langagière), on en observe d'autres, qui permettent, d'une certaine manière, de créer des solidarités ou des connivences alternatives au sein de l'espace de la chronique, en mobilisant d'autres caractéristiques

²⁸ Dans deux des trois cas, les auto-catégorisations plus ou moins explicites comme « tunisienne » sont confirmées par le pseudonyme choisi par les lectrices, qui met en avant les origines migratoires de leur famille.

²⁹ Où lorsqu'un personnage s'exprime dans une autre langue que le français (arabe, lingala, hindi ...), ses propos sont très fréquemment accompagnés d'une traduction, effectuée par la chroniqueuse.

identitaires. On peut citer pour exemple le rôle que joue, dans *Cendrillon*, le bac STG mercatique. Après que Souad a évoqué dans la chronique la préparation du bac STG, une lectrice demande : « il est dure le bac stg jne le passe cette ane et je sais pas knoi reviser ». Elle se fait donc reconnaître comme étant inscrite dans la même filière que celle suivie par la chroniqueuse. Cela vaut dans la partie suivante, un petit clin d'œil de connivence adressé par la chroniqueuse, aux « STG », interpellées directement dans le récit (« vous savez ») et constituées ainsi en une catégorie dont elle espère une compréhension plus fine de cette partie du récit : « les épreuves sont finies, reste plus que l'oral de l'étude et du projet (les STG vous savez mdr) et en sah c'était le seul truc de toutes les épreuves que je savais gérer ».

Connivence et médiations : gestion du malentendu, du dissensus et renforcement de la cohésion

Cependant, malgré l'affichage d'appartenances communes et la connivence établie dans et par la chronique, certains codes ne sont visiblement pas partagés par toutes les lectrices. Ce décalage entre les répertoires des unes et des autres, qui se manifeste lorsque des lectrices posent des questions (sur des éléments linguistiques et/ou culturels) et formulent des demandes d'explications est un marqueur de différenciation au sein de l'espace discursif de la chronique. Mais, dans le même temps, la chroniqueuse est amenée à utiliser un ensemble de formes linguistiques et discursives dotées de fonctions « médiatrices » afin de ne pas risquer de rompre la communication avec une partie de ses lectrices. Enfin, nous verrons deux exemples où des catégorisations mobilisées par les chroniqueuses (« grosse » et « marocaine ») pour décrire des personnages menacent l'unité de la communauté ainsi formée autour de leur chronique, et les obligent à différentes formes de réparation.

« Hassilou c comme hassoul sauf nous on dit hassilou lol » (*Cendrillon*)

Dans *Cendrillon*, l'emploi des termes *houlwati*, *hassoul* et *hassilou*, les échanges et médiations qu'ils suscitent illustrent cette tension entre manifestation de la différence, réduction des écarts (ici entre répertoires langagiers) et construction de la connivence.

Ils témoignent de la présence dans le texte des chroniques de nombreux termes issus de l'arabe dialectal. Ils sont fréquemment utilisés par Souad, la chroniqueuse, sont l'objet dans les commentaires de plusieurs échanges entre les lectrices et la chroniqueuse et permettent un entre-soi spontané avec les lectrices qui les comprennent d'emblée. Mais les échanges avec les lectrices qui n'en connaissent pas la signification – et dont les répertoires langagiers ne recourent pas celui de la chroniqueuse – sont l'occasion d'actualiser et construire une nouvelle connivence au sein de l'espace de la chronique.

On retrouve *houlwati* (que l'on peut traduire par « ma chérie », « ma belle ») à 19 reprises dans le texte de la chronique. Cet appellatif apparaît comme un des traits caractéristiques de la manière de s'exprimer d'Hatem (le principal personnage masculin), qui l'utilise pour s'adresser à Souad (18 fois dans des dialogues, 1 fois dans un SMS). Celle-ci emploie ainsi une seule fois le terme, en mention, pour commenter l'usage qu'en fait celui qu'elle aime (« HOULWATI, comment il me rendait folle quand il me disait ça. »).

Hassoul (« bref ») et sa variante tunisienne *hassilou* comptent respectivement 95 et 404 occurrences. Les deux termes sont utilisés tant dans les échanges entre les personnages que dans le récit mené par Souad, et finalement, comme nous allons le voir, dans les commentaires des lectrices

Houlwati, *hassoul*, *hassilou* ne font visiblement pas partie du répertoire de certaines lectrices, qui se manifestent dans les commentaires pour en demander la signification : elles interpellent la chroniqueuse et / ou les lectrices pour qu'une explication leur soit apportée.

Ainsi, 6 commentaires formulent une question sur le sens de *houlwati*, en s'adressant directement à Souad la chroniqueuse (par ex. : C³⁰.1 : « sa veut dire quoi 'Houlwati' stp ? »), ou bien à l'ensemble de la communauté (« les gens ») qui s'est constituée autour de la chronique (par ex. : C.2 : « Sa veut dire quoi HOULWATI les gens svp ? »).

Le terme *Hassilou* suscite lui aussi les interrogations des lectrices de la chronique : 4 commentaires demandent la signification de cette variante de l'adverbe *hassoul*.

La chroniqueuse se doit d'échanger avec ses lectrices, pour garder le lien et fédérer la communauté que la chronique réunit. Ainsi, Souad intervient à 4 reprises dans les commentaires pour répondre sur le sens de *houlwati* : « houlwati sa veut dire ma belle, ma douce en tunisien », répond-elle par exemple à une lectrice, et à 3 reprises pour élucider le sens de *hassilou* (par ex. lorsque C.3 lui demande : « eeuh dsl mais sa vx dire qkw Hassilou ? » Souad répond : « hassilou c comme hassoul sauf nous on dit hassilou lol »). Ses réponses, dont le délai est variable – de quelques heures à quelques semaines – témoignent de la volonté (et de la nécessité) pour la chroniqueuse de s'impliquer dans les échanges qu'elle suscite pour créer et consolider les liens avec ses lectrices.

Ces échanges sur *houlwati*, *hassoul* et *hassilou* donnent ainsi lieu à des séquences de type : demande d'une lectrice / réponse de la chroniqueuse / remerciements de la lectrice – voire demande d'une lectrice / réponse de la chroniqueuse / remerciements de la lectrice et compliments sur la chronique / remerciements de la chroniqueuse, comme dans les commentaires de la partie 63 où l'échange suivant a lieu en l'espace de deux heures :

C.4 : « Sa veut dire koa houlwati ????? »

Souad : houlwati sa veut dire ma belle, ma douce en tunisien ».

C.4 : « ah d'accord mercii et jkiff de ouff ta chronique ».

Souad : « merci »

Les commentaires construisent et mettent en scène de l'entraide, de la solidarité au sein de la communauté de la chronique : à deux reprises pour *houlwati*, et à une pour *hassilou*, ce sont les lectrices qui viennent apporter l'explication demandée par leurs paires (par ex. : C.5 : « Houlwati c ma chérie ma douceur !! », et C.6 : « Houlwati veu dire ma belle ou aussi une chose houlwa c un truk sucrée enfin bon »).

La question de la tenue dans le temps de ce travail de cohésion au sein de la communauté des lectrices mériterait une étude systématique. Il n'est pas rare de voir des commentaires postés à la suite d'épisodes publiés plusieurs mois, voire plusieurs années auparavant. Ceux-là, lorsqu'ils posent des questions, ne reçoivent pas toujours de réponse. C'est le cas de C.7 qui demande le 6 juillet 2012 (presque 7 mois après la publication de l'épisode : « Sa veut dire quoi : houlwati !?? »). C.8, qui pose aussi la question deux fois en juillet 2012, à la suite de parties publiées en mars 2012, reçoit en revanche une réponse de Souad en septembre de la même année. Cependant, le délai de la réponse de Souad est plus long que dans les échanges qui suivent immédiatement la publication d'une partie de la chronique.

Les médiations peuvent aussi s'opérer directement dans le récit de la chronique. A 4 reprises, une parenthèse explicative permet à Souad d'apporter des éclaircissements aux lectrices sur le terme susceptible de ne pas être compris. Elle le reformule (« Hassoul (ou hassilou), on a continué de parler par message », « Moi : hassilou (c'est comme hassoul) »).

³⁰ Nous rappelons que pour préserver l'anonymat des lectrices, nous n'indiquons pas le pseudonyme sous lequel elles publient leurs commentaires. Dans la suite de l'article, pour faciliter les co-références à une même lectrice, nous avons remplacé, dans l'analyse de certains extraits, les pseudonymes par la lettre C (pour « commentatrice ») suivie d'un numéro. Lorsque deux commentaires d'une même chroniqueuse sont cités, ils sont donc précédés du même numéro. Les numéros sont attribués en fonction de l'apparition dans l'article.

Elle en précise la prononciation (« Hassilou (ça se dit 7assilou³¹) »). Elle fait même référence explicitement aux questions posées par les lectrices et établissant le dialogue avec elles au sein des parties de la chronique, et non plus dans les seuls commentaires (« Hassilou (en faite c'est la même chose que hassoul pour celles qui me demandent), on avait les résultats au matin, c'était un mardi j'crois »). Par une sorte de mise en abyme, Souad en vient même à placer les interrogations des lectrices sur *hassilou* dans la bouche d'un de ses personnages. On peut ici estimer que le dialogue, posté – et probablement rédigé – après les commentaires des lectrices, permet à la chroniqueuse d'intégrer l'éclairage linguistique sur « hassilou » au cœur même du récit, en le déléguant à l'un des personnages, et non plus dans des parenthèses portées par la voix de l'autrice :

Moi : mdrrr aahhh tu m'as tué, hassilou j'va...

-Karim : hassi quoi ?

-Moi : hassilou

-Karim : c'est quoi ça ?

-Moi : c'est comme hassoul sauf nous les tunisiens on dit hassilou.

Comme l'illustre ce dernier extrait, l'emploi de ces termes, ainsi que les explications qui leur sont associées, permettent à la chroniqueuse et à ses lectrices de tracer des frontières de groupes d'appartenance (et de non appartenance) au sein de l'espace de la chronique. Souad précise ainsi à plusieurs reprises que ces termes sont « du touns » (« houlwati c'est ma belle ma douceur en touns », « Hassilou c du touns lol c'est la même que Hassoul ou mohim lol en touns c'est hassilou ») et les associe donc à sa propre identité tunisienne, plusieurs fois mise en avant (« mdr bah oué mais en tunisie on dit hassilou donc j'avais pas dire hassoul mdr, »). L'emploi de *nous* (« hassilou c comme hassoul sauf nous on dit hassilou lol ») vient renforcer cette manifestation d'appartenance, alors qu'une lectrice, à l'inverse, utilise un « vous » s'excluant de fait de ce même groupe (C.8. « Heey j'ai une question.. Sa veut dire quoi se "Hassoul" que vous dites souvent ?? »).

Le commentaire d'une autre lectrice est intéressant à envisager en ce sens (C.9 : « franchement elle est super ben ta chronike mais continu et jai une kestion c kel langue samahni houlwati psk je suis pas une rebeu je suis une comoko (comorienne) »). Elle s'autocategorise comme n'étant pas « une rebeu », mais une « comoko (comorienne) » : cette précision permet d'expliquer – et de justifier – le fait qu'elle puisse ne pas comprendre « houlwati ». C.9 categorise indirectement Souad comme « rebeu » (versus l'autocategorisation « comorienne »), tandis que Souad se categorise comme « touns » pour souligner ce qui différencie ses pratiques langagières de celles de locuteurs de l'arabe originaires d'autres régions du Maghreb. Souad apporte une réponse (« tunisien lol »), accomplissant ainsi son travail de médiation (« tunisien » répond à la question posée) et rétablissant de la proximité avec ses lectrices par l'emploi de connivence de « lol ». Enfin, la réaction de C.9 prolonge encore ces mouvements d'identification et de différenciation, puisque dans une même phrase, elle vient souligner son appartenance différente (« en comorien »), et des usages similaires (« aussi ») (« psk nous en comorien aussi on dit sa samahni houlwati sa veut dire pardonne moi ma chérie »).

Les termes *Houlwati*, *hassoul* et *hassilou*, délimitent des frontières au sein des lectrices de la chronique en fonction de leur répertoire langagier : il y a celles qui les comprennent d'emblée et les autres. Mais ils servent aussi à les fédérer : elles en viennent à former une même communauté, qui connaît et reconnaît l'usage de ces termes comme caractéristiques de

³¹ Le 7 est utilisé pour transcrire un son consonantique de la langue arabe qui n'a pas d'équivalent en français et ne peut pas être transcrit avec l'alphabet latin.

la chronique et des usages langagiers qui y ont cours : « MDRRRRRRRRR PRESKE CHAQUE PARAGRAPHE YA UN HASSILOU MDR », « Le premier mots des paragraphe c'est: hakim , hamid , hassilou mdrrrrrrrrr ».

En identifiant « houlwati » comme une expression qui caractérise le personnage d'Hatem, les lectrices manifestent leur connivence, et expriment leur satisfaction à retrouver, de partie en partie, ces éléments familiers, constitutifs des codes partagés au sein de l'univers de la chronique (par ex. : C.10 « le houlwati c la marque d'hatem ça mdr », ou encore C. 11« Waah sa ma fait de la peine jrepensai quand il tappelai "houlwati" he kiiffée »).

De la même manière, les échanges autour du terme *hassilou* permettent de construire et manifester la connivence au sein de l'espace de la chronique. Comme pour *houlwati*, ce sont des lectrices qui viennent en commentaire signaler qu'elles apprécient l'usage de *hassilou*. Pour une lectrice, la connivence établie par le terme renvoie au partage d'une même identité tunisienne (C.11 : « MDRRR hassilou (j'suis pas tunisienne pour rien j'prefere notre hassilou au hassoul mdr) »). Mais pour les autres, faire référence au *hassilou* de Souad, c'est visiblement, avant tout, signaler que l'on partage (et apprécie) les codes de la chronique, et marquer son affiliation à cette communauté qui s'est construite autour de *Cendrillon*. On remarquera d'ailleurs que si certaines disent explicitement apprécier l'emploi du terme (C.12 : « Moi aussi jkiffe quand tu dis hassilou mdr », C.13 : « Voili voilou tu devrais gueh en faire un film, tn histoire a base de tes mots Hassilou, zahaffitude ca ma fini lool »), d'autres se l'approprient, le reprennent à leur compte dans leur commentaire, et donc font converger leur propre manière de parler avec celle de Souad (par ex. : C.14 « Hassoul comme tu dis, J'ai kiffé. Un Régale, meilleur qu'un couscous ou un tajine. Bref , J'ai keaffé, & Vive le Maghreb », C.15 « tu ma eu au début j'étais tro contente pour toi, mais j'étais deg aussi, jme suis diit merde ça veut dire que la chronique sarrête, hassilou tu nous a eu! »). Enfin, la chroniqueuse elle-même en vient à assumer et afficher *hassilou* comme un marqueur de son écriture et de son style de chroniqueuse – de manière détournée, par les remarques qu'elle place dans les dialogues de la chronique, comme dans cet extrait :

-Moi : nan tkt hassilou c'est Hatem quoi.

-Sarah : mdr j'kiff quand tu dis hassilou

-Moi : mais toi t'es folle aussi.

-Sarah : mdr oué hassilou mdr wallah j'kiff hassilou, oué donc hassilou c'est qui Hatem ?

La production, entre parenthèses, d'un discours métalinguistique ou du moins épilinguistique, où l'emploi de *hassilou* est commenté, construit certes une posture de réflexivité sur le travail d'écriture mais il contribue surtout à renforcer la connivence avec les lectrices, autour de ce terme devenu, au fil des épisodes, une pratique emblématique de l'espace de la chronique. Souad écrit ainsi : « Hassilou (eh première fois j'le dis depuis le début de la partie mdr) j'avais quand même repris les cours », ou encore : « Depuis qu'il était arrivé sur Lyon, bon c'est vrai ça fait même pas 24h mais quand même, hassilou (j'avoue je le dis trop souvent lol), depuis qu'il était là, je ne l'avais pas encore vu ».

Potentielle offense de certaines lectrices et séquences de réparation de la chroniqueuse

Certaines catégorisations employées par la chroniqueuse sont jugées comme offensantes, et menaçant potentiellement la connivence au sein de l'espace de la chronique. Quelles sont les stratégies discursives des lectrices pour signaler ces offenses potentielles et celles de la chroniqueuse pour continuer à fédérer ses lectrices, et manifester la bienveillance qui semble caractériser cette communauté – bienveillance qu'on pourrait qualifier d'« agrégative », dans la mesure où elle vise à agréger les participantes, à les fédérer au sein d'une même communauté ?

« *Se serait mieux si tu utiliserais des termes moins péjoratifs que celui de “grosse”* »

Un premier exemple peut être pris dans *Amour indécis*, lorsque la chroniqueuse, Tanya, utilise (au sein d'une partie de la chronique) le qualificatif *grosse* pour décrire l'un de ses personnages (sa rivale amoureuse) : « on ce tchek tout ça et la y'a une meuf assez forte avec un beau visage, elle s'habillé bien quand même pour une grosse mdr elle avait des aires de Nadia la chanteuse comme sur la photo truc de ouf ! ». L'une de ses lectrices intervient et poste le commentaire suivant : C.16 : « Ta chronique est bien ! Mais se serait mieux si tu utiliserais des termes moins péjoratifs que celui de “grosse” parce que je pense pas que les lectrices qui lisent ta chronique et qui sont forte physiquement apprécient ce mot. Mais bn après cst comme tu veux ! Voilà ». Son intervention débute par un compliment (« Ta chronique est bien ! ») – entrée en matière très fréquente – suivie d'un acte à valeur illocutoire double : derrière le conseil (« ce serait mieux... ») se cache, dans la justification du conseil (« parce que... »), un reproche à peine voilé (ton discours risque d'être offensant pour certaines lectrices). Le conseil est certes un acte menaçant pour celui qui le reçoit, puisqu'il le place potentiellement en position basse par rapport à celui qui le donne, mais son impact sur la construction d'une relation inégalitaire est cependant considéré comme moins fort que celui d'un reproche³². Pour indiquer à la chroniqueuse le « risque » que représente l'emploi du terme *grosse* sur la cohésion de la communauté des lectrices, C. 16 prend donc des précautions multiples : choix d'un acte de parole moins offensant, compliment réparateur en introduction et finalement atténuation de la valeur illocutoire du conseil dont il est bien rappelé qu'il ne saurait avoir valeur d'ordre et qu'il n'instaure pas de relation hiérarchique entre la lectrice et la chroniqueuse (« Mais bn après cst comme tu veux »).

La réponse rapidement apportée par Tanya témoigne à la fois de son souci de rassurer sa lectrice sur la réception de son message et de préserver la cohésion de la communauté qui s'est fédérée autour de sa chronique. Elle commence par un acte à forte dimension consensuelle (« oui tu as raison »), justifie l'usage du terme *grosse* par le contrat d'authenticité qui la lie à ses lectrices³³ (« c'est vraiment c'que jdis dans mon dialogue alors je préfère dire la vérité ») et préserve ainsi sa face, ce qui est aussi une manière de désamorcer le potentiel conflit que pourrait générer le reproche de C.16. Elle reconnaît ensuite explicitement le caractère déplacé de l'emploi de *grosse* (« je sais que c'est pas un bon terme à employé »), ce qui a valeur d'excuse vis-à-vis des lectrices qui auraient pu se sentir offensées. Elle s'engage enfin à faire attention, concluant par des remerciements (« j'essaierais de faire de mon mieux la prochaine fois. Merci en tout cas ») manière de « sélectionner » le conseil comme valeur dominante du message de C.16, car on ne remercie pas après un reproche.

Enfin, on peut s'interroger sur les répercussions de ces remarques sur la formulation adoptée *in fine* dans la chronique. En effet, la suggestion de la lectrice semble prise en compte dans la partie ; le dialogue où Tanya parle de Nadia reprend en effet l'euphémisme « un peu forte » qui va dans le sens de ce que proposait sa lectrice.

On voit donc ici à l'œuvre un travail de figuration intense, de la part des deux partenaires de l'échange, qui vise non seulement à préserver leur propre relation interpersonnelle mais qui

³² Se référant à Labov et Fanshel, Kerbrat-Orecchioni rappelle que tout reproche est susceptible de « rabaisser le statut de l'interlocuteur puisqu'il met en cause la compétence » (1992 : 96). Le reproche constitue donc bien « un taxème de position basse pour L2 et haute pour L1 ». Dans l'échelle taxémique qu'elle propose, Kerbrat-Orecchioni (1992 : 98) ordonne comme suit les actes de parole du plus menaçant au moins menaçant : ordre / reproche / contestation / conseil / assentiment. Il s'agit bien sûr d'un ordonnancement selon leur valeur illocutoire intrinsèque, l'impact réel d'un acte sur la construction d'une relation inégalitaire (*i.e.* sa valeur taxémique) étant également fortement dépendant du contexte de son énonciation.

³³ Ces contrats se nouent par l'inscription des chroniques, par les chroniqueuses elle-même, dans la catégorie des chroniques dites « réelles », c'est-à-dire autobiographiques. Sur l'explicitation des termes des contrats voir Bigot et Maillard-De La Corte Gomez (à paraître).

visé, au-delà, à préserver la dynamique cohésive au sein de la communauté que fédère la chronique.

« *Jkiff cette chronique mais jtrouve kon dénigre un peut trop les MAROCAIN!!!!!!* »

L'analyse des discours tenus sur les Marocains, dans l'espace d'une chronique « tunisienne » (*Cendrillon*), illustre bien le travail de figuration des membres de la communauté pour que des discours différenciateurs, perçus comme susceptibles de créer des antagonismes (par ex. ici entre Tunisiennes vs Marocaines) contribuent finalement à renforcer la cohésion au sein de la communauté des lectrices.

La catégorisation « marocain(e) » est fréquemment mobilisée dans *Cendrillon* (45 occurrences de « marocain » ou « marocaine », 10 occurrences de « Maroc »). L'adjectif « marocain(e) » ou le nom « Marocain(e) », ainsi que la variante « kamaro » sont ainsi utilisés à plusieurs reprises (respectivement 25 et 8 fois) par Souad pour qualifier ses personnages. Plus d'une dizaine de ses personnages sont identifiés comme « marocain(e) »³⁴, et il s'agit de l'une des multiples catégorisations mobilisées / mobilisables lorsqu'il s'agit de décrire les cités pluriethniques et pluriculturelles dans lesquelles se déroulent les chroniques, comme l'illustre cette remarque d'Hatem, lorsqu'il déclare à Souad (qui se moque de lui en le traitant de « blédard ») qu'il ne pourrait plus vivre « au bled » :

-Hatem (avec son p'tit sourire tout craquant) : oué c'est vrai, mais sah j'pourrais pas vivre ici maintenant, les mentalités trop différentes, j'ai besoin d'ma cité, d'mes potes originaires de partout, les touns, les algériens, les marocains, les blackos, les français, wallah j'ai besoin d'eux. Ici j'pourrais pas.

Cette catégorisation comme « marocaine » est aussi mobilisée par un certain nombre de lectrices, via le choix de leur pseudonyme sur Facebook (Marokiniaw Taah-saah ; Maysoune Marok'haiine, Chronique D'un Amour A Distance :: France/Maroc ::) ou bien de manière plus directe dans leurs commentaires (par ex. : « Je suis marocaine mais je kiff trop la tunisie », « je suis marocaine algerienne »).

Autour de cette catégorisation va se manifester à la fois de la divergence – lorsque certaines lectrices jugent que Souad l'utilise d'une manière potentiellement offensante (pour elles-mêmes et / ou pour les Marocain(e)s susceptibles de lire la chronique) – et de la convergence – lorsque les réparations effectuées par Souad permettent de fédérer à nouveau la communauté.

Dans la partie 36, en effet, Skander, le frère de Souad, lui apprend qu'il a une « meuf » depuis plus d'un an. Il la présente ainsi « elle s'appel Samira, elle a 17 ans, c'est une marocaine et elle vient de *** et elle et moi on est dans l'même lycée, c'est bon sa t'va ? ». Or Souad trouve immédiatement cette Samira antipathique, jugement renforcé par le fait qu'elle a déjà rencontré d'autres Samira, elles aussi marocaines, qui ont joué un rôle négatif dans sa vie : « Samira une marocaine j'sais pas pourquoi mais j'la sens pas et j'l'aime déjà pas. J'sais pas pourquoi mais j'aime pas les Samira marocaine ». Elle garde un mauvais souvenir de ces autres « Samira marocaine » : « enfin il s'est passé un truc, genre celle du début d'la chronique qui sortait avec Hatem, c'était une Samira marocaine lol et encore une autre qui a créé des embrouilles de fou entre mon cousin et moi, Samira et marocaine mdr. C'est deux là m'ont suffi ». Elle met un peu plus tard en scène le personnage de Samira, qu'elle présente à nouveau de manière négative, tout en la catégorisant à nouveau comme

³⁴ Avec, pour certains personnages, des identités métissées : Sabrina « maghrébine non identifié » « marocaine, algérienne et tunisienne », Nadira « métisse », Karim « marocain les pieds ici le cœur au bled », Mehdi « métisse Marocain, français et allemand ».

virite ! Vitee unee suiitee Hbibab». La stylisation du parler que les chroniqueuses qualifient à d'autres moments de « blédard » a une dimension auto-parodique qui a probablement pour fonction de mettre à distance la dimension « nationaliste » que pourrait avoir la première exclamation. Des interventions comme « ta chro une tuerieeeeeee MARROOC tUNISSSIEEE ALGEERIEE », « Je suis marocaine mais je kiff trop la tunisie !! », « MAROC TUNISIE ALGERIE » ou « Marooc & Maghreb United »³⁵ ne se contentent pas de partager la satisfaction de voir le drapeau marocain dans la chronique, elles affichent en même temps un dépassement des différences et une unité réconciliatrice.

Dans la suite de la chronique, plusieurs personnages catégorisés comme « marocains » sont mentionnés et présentés sous un jour extrêmement positif (« Mina c'était une marocaine très belle mash », « Sarah, une marocaine, trop belle mashaallah, et trop gentille wallah. » ...), ce qui est peut-être un effet des plaintes et revendications des lectrices dans les épisodes précédents. Cette valorisation du Maroc suscite à nouveau des commentaires très positifs des lectrices (« je kiff ta chro vive le MAROC !!!! », « Aie Aieu Aie j'ai mal au crâne parle moi du Maroc c'est mon Doliprane »). À rebours de ce qui avait été effectué par Souad pour décrire Samira, la beauté du personnage de Farès et son charme irrésistible se trouvent précisément justifiés par le fait qu'il soit marocain, plusieurs lectrices énonçant des « vérités générales » du type « Rien de tel qu'un Marocain pour faire oublier les histoires de », « alalal la boté marocaine malheureusement tto peu iiiii resiste mdrrrr ke », « Less Marocaiins Sont les Plus Beau Mdr », « YOUSRA TKT KOM TA DI LES MAROCAIN I SON TRO BO!! », « kan on fai fasse a une boté du Maroc on sen remet pas mdrrr !! ».

En conclusion, les chroniqueuses et leurs lectrices constituent bien une communauté qui se catégorise comme « jeunes », se distinguant d'une part de ceux et celles qui sont encore dans l'enfance, et d'autre part de ceux et celles qui sont entrés de plain pied³⁶ dans le monde des adultes, par le jeu de l'emploi stable, de la vie maritale et ou de la parentalité. En ce sens, les chroniques peuvent être envisagées comme « paroles de jeunesse », et les chroniqueuses se montrent particulièrement sensibles aux différenciations des pratiques langagières des pairs et des « autres » qui sont thématiques dans les récits, et donnent lieu à la mise en œuvre de nombreuses variations stylistiques, témoignant des ressources langagières des chroniqueuses. Néanmoins, cela ne saurait masquer que les chroniques sont avant tout un espace sociolinguistique au sein duquel s'accomplit un travail complexe de construction et de déconstruction des différences par le discours, qui met en jeu des catégorisations bien plus diversifiées que celles qui opposeraient les « jeunes » et les « autres ».

Comme nous l'avons montré dans le présent article, les échanges dans et autour des chroniques, entre les chroniqueuses et leurs lectrices témoignent de jeux variés d'altérité / identité entre les membres de la communauté de la chronique : de nombreuses différences (relatives aux parcours migratoires, aux caractéristiques physiques, aux parcours d'études, aux répertoires langagiers...) entre les participantes à cet espace singulier se trouvent mises en discours. Cependant, les frontières ainsi établies sont mouvantes, sans cesse estompées, reconfigurées ; des jeux de médiation permettent de les dépasser ou de les abolir. Un travail de figuration intense dans l'espace de la chronique permet de dépasser les affrontements discursifs intercommunautaires lorsqu'ils émergent. Bien plus, le travail de médiation, de réparation, de valorisation des faces de l'autre participe étroitement de la co-construction d'une communauté unie, fédérée par et autour de la chronique en train de s'écrire. Le jeu

³⁵ Ce commentaire émane de la lectrice qui s'était plaint précédemment que la chroniqueuse fasse passer les Marocaines « pour des kehba ».

³⁶ Les chroniques sont souvent, entre autres, le récit d'une stabilisation de vie sentimentale, qui débouche la plupart du temps sur un mariage, voire la maternité. Le récit est alors rédigé à un moment de transition (la grossesse par exemple) et prend alors véritablement une fonction initiatique d'adieu à la vie de jeune fille.

complexe des différenciations s'inscrit dans une dynamique que nous pourrions qualifier d'*agrégative* : les liens entre les participantes se trouvent démultipliés, instaurant une dynamique cohésive au sein de l'espace sociolinguistique de la chronique.

Le récit autobiographique sur internet tel qu'il se développe dans l'espace des chroniques relève bien de ce « besoin de validation de ses choix personnels » (Lachance, 2016 : 183) manifeste dans le comportement des jeunes sur les réseaux sociaux, mais il se fait dans un espace discursif sûr, dont les membres, au-delà des différences mises en scène et médiatisées, manifestent et se font les garantes d'une grande bienveillance mutuelle. C'est ainsi une véritable *bienveillance agrégative* qui caractérise l'espace discursif des chroniques, au sein duquel les différenciations se trouvent partie prenante de la constitution d'une communauté unie par l'expérience commune et fédératrice du partage de la chronique.

Bibliographie

- AUZANNEAU Michelle, LECLÈRE-MESSEBEL Malory, JUILLARD, Caroline, 2012, « Élaboration et théâtralisation de catégorisations sociolinguistiques en discours », *Langage et société*, n°141, pp. 47-69.
- AUZANNEAU Michelle, JUILLARD Caroline, 2012a, « Aperçu théorique et méthodologique sur la variation langagière de jeunes en banlieue parisienne. », *Langages de jeunes, plurilinguisme et urbanisation*, L'Harmattan, pp. 27-41, <hal-00926504>
- AUZANNEAU Michelle, JUILLARD Caroline, 2012b, « Introduction. Jeunes et parlers jeunes : catégories et catégorisations », *Langage et société*, n°141, pp. 5-20.
- BECKER Howard S., 1996, « The Epistemology of Qualitative Research » dans Richard Jessor, Anne Colby et Richard Schweder (eds), *Essays on Ethnography and Human Development*, Chicago, University of Chicago Press, pp. 53-71.
- BIGOT Violaine, MAILLARD-DE LA CORTE GOMEZ Nadja, 2017, « Processus de différenciation langagière dans les chroniques facebook », *Bulletin Vals Asla n° spécial, Processus de différenciation : des pratiques langagières à leur interprétation sociale*, pp. 117-128.
- BIGOT Violaine, MAILLARD-DE LA CORTE GOMEZ Nadja, LAMBERT Patricia, 2016, « Les chroniques facebook : étude exploratoire d'un genre d'écriture (très) populaire sur le net », *5^e Congrès Mondial de Linguistique Française*, SHS Web of Conferences, Volume 27, http://www.linguistiquefrancaise.org/articles/shsconf/abs/2016/05/shsconf_cmlf2016_02003/shsconf_cmlf2016_02003.html.
- JUILLARD C., 2007, « Le plurilinguisme, objet de la sociolinguistique descriptive », *Langage et Société*, n° 121-122, pp. 235-245.
- JUILLARD Caroline, 2016, « L'espace sociolinguistique et les actes de langage », *La Linguistique*, 1, vol. 52, pp. 91-124.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1990, *Les interactions verbales t. I*, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1992, *Les interactions verbales t. II*, Paris, Armand Colin.
- KOSINSKI Michal, MATZ Sandra, GOSLING Samuel D., POPOV Vesslin, STILLWELL David, 2015, « Facebook as a research tool for the social sciences: opportunities, challenges, ethical considerations, and practical guidelines », *American Psychologist* n°70(6), pp. 543-56.

- LACHANCE Jocelyn, 2016, « Reconnaissance, ordalie et sacrifice à l'ère du numérique », dans Denis Jeffrey, Jocelyn Lachance et David Le Breton éd(s), *Penser l'adolescence*, Paris, PUF, pp. 177-189.
- LAMBERT Patricia, 2011, « Identifier la pluralité des ressources des élèves en contexte monolingue et normatif. Une enquête ethnographique auprès de lycéennes », dans Martine Dreyfus et Jean-Marie Prieur (dirs.), *Hétérogénéité et variation, Perspectives sociolinguistiques, didactiques et anthropologiques*, Houdiard éditeur.
- LE BRETON David, 2016, « Conduites à risques », dans Denis Jeffrey, Jocelyn Lachance et David Le Breton éd(s), *Penser l'adolescence*, Paris, PUF, pp. 163-175.
- MONDADA Lorenza, 2002, « La ville n'est pas peuplée d'anonymes : Processus de catégorisation et espace urbain », *Marges linguistiques*, n°3, mars, <http://www.marges-linguistiques.com>.
- MOIRAND Sophie, 1992, « Des choix méthodologiques pour une linguistique de discours comparative », *Langages, (Ethnolinguistique de l'écrit)*, n°105, pp. 28-44, (http://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1992_num_26_105_1622)
- SAEMMER Alexandra, 2015, *Rhétorique du texte numérique : figures de la lecture, anticipations de pratiques*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib.
- TRIMAILLE Cyril, 2004, « Études de parlers de jeunes urbains en France. Éléments pour un état des lieux », *Cahiers de sociolinguistique*, 2004/1, n°9, pp. 99-132.
- TRIMAILLE Cyril, 2007, « Stylisation vocale et autres procédés dialogiques dans la socialisation langagière adolescente », *Cahiers de praxématique*, n°49, <http://praxematique.revues.org/2056>.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédactrice en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juillard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolaï, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Mickaël Abecassis, Salih Akin, Josiane Boutet, Régine Delamotte, Marie-Laure Elalouf, Robert Fournier, Médéric Gasquet-Cyrus, Luca Greco, Emmanuelle Huver, Caroline Juillard, Malory Leclère, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Catherine Miller, Muriel Molinié, Marie-Louise Moreau, Isabelle Pierozak, Rada Tirvassen, Véronique Traverso, Cyril Trimaille, Sylvie Wharton.

Laboratoire Dylis – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425